

LES COMPLAINTES DE FATIMA

Estelle AMY DE LA BRETEQUE

*Enseignante de musique Indonésienne à la Cité de la Musique (Paris),
Spécialiste en Ethnomusicologie*

A lors que je voyais les lumières de la ville approcher, juste quelques minutes avant d'atterrir à l'aéroport de Bakou, je pris peur. Je réalisais à quel point je connaissais peu de chose de ce pays où je devais passer un mois, afin de mener des recherches en ethnomusicologie. Le choix du sujet et l'endroit m'avaient été dictés de façon irrationnelle par mon instinct. Quelque soit la direction prise, j'avais longuement médité cette idée. L'ombre du Caucase avec ses mille et une cultures, le choc des grands empires, les lamentations en direction de la Mecque chantée en turc avec un accent perse, l'ours soviétique disparaissant dans un baril de pétrole américain, tout cela me faisait voir l'Azerbaïdjan comme un pays miraculeux. Et un excellent endroit

pour ce qui est d'étudier le rôle social que tient la musique.

Tout cela était de bon augure. Je profitais de l'hospitalité et de la protection du grand musicien Habil ALIYEV et de sa famille. Rester avec le grand maître du kémantcha était pour moi non seulement un honneur, mais aussi une opportunité, celle de rencontrer d'autres musiciens d'exception du pays. Cependant, je ne comptais pas pour autant apprendre les moughames azéris. Certes, j'admire cette musique et ses interprètes, tout comme boire l'eau d'une source est toujours un comble du bonheur. Mais ce n'était pas cela le but de ma visite. C'était surtout ces chanteurs amateurs qui m'intéressait par-dessus tout, lesquels ne se prétendaient jamais artistes, et n'étaient d'ailleurs

jamais désignés ainsi. Ce pouvait être aussi bien les femmes qui bercent leur bébé, celles qui chantonnet lorsqu'elles tissent de magnifiques tapis Azéris, celles qui chantent tous les jours, et surtout, les femmes qui pleurent leurs défunts.

Les complaintes qui aident le mort à passer dans l'au-delà ont été oubliées en France. C'est un grand tort que de ne pas chanter l'âme d'un défunt, car c'est un art qui donne à la vie plus de substance. «Comment est-ce possible de ne pas chanter le mort ?» demande le mollah Zeynab. «Savez-vous que c'est essentiel pour l'âme ?» L'expression verbale dans les rites funéraires est une approche de la vie que les cultures occidentales ont écartée peu à peu, ce qui les fait paraître bien ternes comparés aux cérémonies

orientales. Ce n'est pas quelque chose d'irrationnel. Au contraire, je suis persuadée que ces moments de communion sont le seul moyen que nous possédons pour contrer l'irrationnel que représente la mort. Ensemble nous pleurons, nous chantons, et nous refusons la non existence. En pleurant ensemble, nous communions auprès de notre mère Fatima, d'Hussein, accompagné de nos voisins, et tous nos proches encore en vie.

Pour ce qui est de la musique, cela peut être un blasphème si un chercheur, au moment où tout le monde souffre, se met à enregistrer ou à analyser les chants. C'est que ceux-ci sont tellement beaux qu'ils facilitent le passage de la vie à la mort. Ils remplissent l'âme du défunt ou des vivants d'une plénitude indicible. La vie continue alors et le souvenir du défunt reste au fond du coeur ! «Le défunt restera présent dans notre âme à jamais.» me dit mollah Leila. Nous disons la même chose en France, mais nos paroles ont moins de portée. L'expression des sentiments passe par les chants, et ainsi s'extériorise davantage, dans une communion d'esprits entre la famille et le défunt. Dans une cérémonie à laquelle j'ai assisté, la mère Fatima pleurait son fils tout en chantant, assise au fond de la pièce, accompagnée de ses proches. La mémoire, à ce moment-là, devient presque tangible. Et ces réunions, pour chanter les morts, se reproduisent chaque année. Combien de siècles pleurent-ils ainsi leurs défunts. A la mémoire blessée par la disparition d'un proche répond la mémoire chantée... La douleur de la perte est l'un des éléments constitutifs de ces réunions qui rythment la vie des gens. Et cette douleur particulière qu'ils vivent chez eux, résonne de manière plus globale avec celle éprouvée pour le fils d'Ali, martyr de Kerbela. La douleur n'est pas incontrôlable, et un mollah expérimenté, sage, sait comment faire pour gérer les émotions lorsqu'elles atteignent

leur paroxysme. D'abord, la cérémonie consiste en différentes parties qui se suivent comme un chemin balisé. J'ai été étonnée de voir comment une femme en pleine souffrance, à la suite de la perte d'un être cher, puisse suivre l'organisation protocolaire de la cérémonie et s'adonner au rituel d'usage de façon presque automatique. Quel contraste que ces deuils par rapport à ceux dans mon propre pays, où l'expression de la douleur reste personnelle et étouffée.

«Mon travail, c'est d'aider les femmes en leur enlevant le chagrin de leur âme sans la blesser. Je mène la cérémonie tout en faisant attention au moindre événement inattendu. Cette occupation me prend beaucoup d'énergie. Comme vous voyez j'essaie d'aider les gens tous les jours.» Ainsi parlait le mollah Leila que j'ai côtoyé lors de mes deux visites en Azerbaïdjan. Quand elle était plus jeune, elle travaillait au kolkhoze. Elle est devenue mollah après avoir perdu l'un de ses proches. La douleur était si forte qu'elle appelait souvent une femme mollah pour qu'elle chante son âme. Avec le temps, elle a décidé d'en devenir une également. Maintenant à chaque prière, me disait-elle, elle pleure et chante pour cet être cher qu'elle a perdu.

J'ai aimé ces femmes. En général, les femmes azerbaïdjanaises ont une vie différente par rapport à celle des femmes européennes. En fait, elles luttent tous les jours contre les difficultés. Chaque jour, elles doivent tenir le coup face à la dureté du quotidien, ce qui les rend extrêmement fortes. Sans compter les difficultés éprouvées lors des pertes, ce qui fait que leurs yeux sont mélancoliques, ainsi que leurs sourires. Un an s'est écoulé depuis ma dernière visite en Azerbaïdjan. Chaque fois que je regarde les tonnes de photos que j'ai prises, cette mélancolie est ce qui me touche le plus. Même les visages des jeunes filles ont cette expression par-

ticulière, comme si elles portaient, au plus profond de leur âme, la mémoire de toutes les souffrances collectives, celle des morts, des séparations, des orphelins et des conséquences tragiques de la guerre.

Lorsque j'étais enfant, ma grand-mère me chantait une vieille chanson qui me faisait toujours pleurer :

Quand je serai morte, enterrez-moi à côté d'un étang,

Que ma tête soit sous la source.

Les pèlerins passeront

Et boiront cette eau de la vie...

Elle terminait toujours sa phrase avec la même mélancolie qui habitait ces femmes. D'ailleurs, les femmes savent mieux ce que signifie la mort, parce qu'elles souffrent quand elles donnent la vie. C'est pour cela qu'elles ont davantage conscience de son caractère sacré. C'est aussi ce que j'entendais répéter les femmes mollahs et beaucoup de femmes azerbaïdjanaises.

Lorsque je ferme les yeux, je vois Réna faire la vaisselle, la mère de ma bonne amie Deli, la tante Parvana travailler dans le jardin ou le mollah Zeyneb au cimetière. Toutes chantonnent la même mélodie douce-amère. La prochaine fois que j'irai là-bas, je ne prendrai pas de dictaphone.

Note: Attention à l'emploi du mot «mollah» qui peut soulever des questions. Je tiens à dire qu'il ne faut pas prendre ce mot dans un sens purement théologique. C'est bien davantage pour moi, un titre, que ce soit en parlant d'une femme lors d'une cérémonie funéraire de femmes ou d'un homme lors d'une cérémonie d'homme. Du point de vue ethnologique et anthropologique l'emploi de ce vocabulaire est justifié. Car il existe une tendance à l'emploi d'un vocabulaire accepté par tous, dans le langage courant. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'emploi de ce terme. Par ailleurs, le nom du mollah en question, cité dans cet article, a été modifié. ■